

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

La récolte qui offrait généralement de belles espérances par tout le pays, vient de subir, dans les parties inférieures du fleuve, une triste altération. Les pluies presque continuelles de la quinzaine, lui ont causé, dit-on généralement, le tort le plus grave. En certains endroits, on estime les dégâts faits par les pluies aux deux tiers de la moisson restée sur le champ. Si à cette cause inévitable venue des secrets desseins de la Providence, il s'y joint quelque négligence du cultivateur, comme ce n'est malheureusement que trop ordinaire, celui-ci a maintenant doublement à se repentir et à prendre une meilleure voie pour l'avenir.

Ces accidents toutefois inévitables ou non, ne doivent pas, certes, décourager. En effet, nous voyons avec plaisir que partout, dans la presse, dans les assemblées publiques, dans les associations de divers genres, dans les livres *ad hoc*, et jusque dans la chaire sacrée, on continue à s'intéresser avec zèle à l'agriculture et à la colonisation. De bons articles de journaux ont été publiés récemment, en dehors des partis politiques, sur ces deux intérêts majeurs. Le *Rapport de l'École d'agriculture de Ste. Anne* est venu confirmer de nouveau sur ce point capital deux sortes de vérités, les unes de bon augure, les autres assez tristes. Ces dernières constatent que, malgré tous nos prétendus progrès, nos gouvernements et l'esprit public, chez les pères de famille surtout, n'ont pu encore trouver le secret, aussi important que facile pourtant, de maintenir par des moyens pécuniaires suffisants, et par le nombre des élèves, une école d'agriculture, fournie d'ailleurs dans le personnel et les moyens d'enseignement, des éléments propres à la rendre aussi utile qu'honorable au pays. Et pourtant, pour notre Canada agricole, qu'est-ce qu'une École ou des Écoles d'agriculture, sinon le commencement et la fin de tout bon système du genre? Défricher le pays sans autre ressource intellectuelle que la routine, que pouvez-vous promettre pour la richesse publique et privée? Et notre histoire agricole n'a-t-elle pas déjà que trop prouvé jusqu'ici combien peu la routine a servi et honoré le pays. D'un autre côté, comment amènera-t-on la jeunesse canadienne à comprendre la nécessité et l'honneur de la vie agricole, si la routine est laissée maîtresse du champ de bataille entre elle et l'instruction publique, qui devrait se partager partout, à un degré majeur, notre jeunesse studieuse?

Voilà de tristes vérités : et les malaises actuelles de la chose publique, ainsi que l'état agité de l'opinion dans notre Canada, sont peu propres à laisser espérer des quartiers d'où le remède peut venir, une amélioration radicale. Encourager effectivement les Écoles d'agriculture, serait aussi légitime et nécessaire que de pourvoir avec raison, à la fondation et au maintien des écoles militaires, industrielles et autres tenant aux intérêts matériels de la société. Un soldat sans instruction propre à son état, qu'est-ce? de même un artisan, un industriel; de même tout autant pour le moins, un cultivateur. Chacun de ces hommes si utiles au bien com-

mun comme à eux mêmes, s'ils n'ont l'instruction qui leur convient, ne seront à peu près que des automates, sans goût pour leur état, parcequ'ils seront restés sans l'intelligence de sa noblesse et de ses immenses ressources publiques et privées. Et voilà ce qu'avait bien compris, il nous semble, la Corporation du Collège de Ste. Anne, en fondant, à ses propres frais, une École d'agriculture. Sa part, en cela, est assez noble et généreuse; il ne s'agit plus, pour le public et nos gouvernements, s'ils veulent faire profiter le pays de cet établissement qui lui vient si à propos, que de pourvoir aux moyens de le maintenir par des secours pécuniaires et par des élèves en nombre digne de la chose et des besoins du pays.

Une autre publication agricole qui vient de voir le jour, et que nous avons la plaisir de voir là sous nos yeux, est le *Coup-d'œil sur les ressources productives et la richesse du Canada*, par M. Stanislas Drapeau. De tels renseignements, avec ceux déjà donnés par le même et estimable auteur, devraient entrer dans la demeure de chaque cultivateur canadien. Les écoles d'agriculture ne seraient pas difficiles, il semble, à devenir l'objet d'une attention et d'une protection spéciale de la part du public, des pères de famille et de nos gouvernements, si tous s'éclairaient des vives lumières, et se munissaient des motifs sans réplique que M. Drapeau a si clairement manifestés dans ses deux ouvrages relatifs à l'étendue, à la richesse, à la fécondité de notre sol agricole. Ces ouvrages sont, à nos yeux, et certes nous ne sommes pas seul à voir ainsi, d'une telle importance pratique dans l'intérêt du vrai progrès de notre agriculture, que pour parvenir à les répandre comme ils devraient l'être, l'argent public et privé ne saurait être mieux employé, ainsi que pour l'instruction agricole et pour tout ce qui tient sérieusement à un si haut et si pressant intérêt. Dans le calme de ses occupations, en dehors des bruits et des passions du jour, M. Drapeau montre combien il est facile à un esprit droit et à un cœur dévoué de se rendre vraiment et solidement utile à son pays. Puisse ce dévouement et cet excellent esprit, avec les œuvres qu'ils ont enfantées, être bien compris, et servir au bien général de nos compatriotes!

Un plan *d'organisation agricole* complet et détaillé, termine le dernier ouvrage de M. Drapeau. Certes, ce n'en est pas la partie la moins intéressante. Comprise elle aussi, comme elle devrait l'être, elle mettrait fin d'abord à la recherche indéfinie des plans d'organisation agricole, qui déjà surabondent; et, entendue comme elle l'est par M. Drapeau, elle forcerait nos gouvernements à considérer enfin la cause agricole sur un pied égal au moins à ceux de l'instruction publique, de la milice, etc. Elle deviendrait enfin un grand département, organisé, salarié, exploité avec ensemble et surveillance exacte. D'un autre côté, nous dirons franchement, cette organisation gouvernementale, telle que nous la présente M. Drapeau, n'est point la partie de son plan qui nous rit le plus; à cause des fluctuations forcées que subit presque toute bonne cause en nos jours de divisions et de tiraillements politiques.